

DE GASPÉ, Philippe-Aubert, *Les anciens Canadiens* —  
Collection Alouette Bleue. Fides, 1961. 355 p.

Léo-Paul Desrosiers

Volume 15, Number 3, décembre 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302140ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302140ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desrosiers, L.-P. (1961). Review of [DE GASPÉ, Philippe-Aubert, *Les anciens Canadiens* — Collection Alouette Bleue. Fides, 1961. 355 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 15(3), 450–452. <https://doi.org/10.7202/302140ar>

## LIVRES ET REVUES

DE GASPÉ, Philippe-Aubert, *Les anciens Canadiens* — Collection Alouette Bleue. Fides, 1961. 355 pages.

Voilà une nouvelle réédition d'un roman qui, dans deux années, comptera cent ans d'existence. Quel phénomène explique la faveur que lui accorde sans fin le public ? L'œuvre est lourde en bien des parties ; elle relève d'un art plutôt élémentaire. Candidement moralisatrice, un peu grandiloquente par moments, très souvent maladroite, s'attardant au moindre prétexte, elle ne résisterait pas longtemps aux attaques corrosives de la critique moderne.

Mais il nous faut la lire. Chaque génération ne peut s'en empêcher. Dans un autre siècle, elle obtiendra le même succès malgré toutes ses imperfections. Pourquoi ? Parce que ses pages rugueuses sont imprégnées comme d'un parfum vieillot de réséda ; tout comme si l'on y avait déposé un sachet aromatique qui attire invinciblement les abeilles que nous sommes.

Aujourd'hui, en son centenaire, ce livre ne peut se parcourir ou s'étudier sans un sentiment aigu de désolation. Voilà de l'inattendu, certes. En effet, il porte toute une civilisation dans ses vastes flancs. Ce vieillard qui adoptait la formule du roman pour écrire ses mémoires, n'avait guère l'imagination du véritable romancier. Il a agencé continuellement de petits et de grands faits historiques. Il les a puisés dans ses propres souvenirs, dans ceux de sa parenté, dans les narrations des aïeux qu'il a écoutées de ses oreilles, dans la vie qu'il a observée autour de lui. Il craint tellement qu'on n'ajoute pas foi à ses récits que tout comme un historien, il nous révèle à tout moment ses sources. Par la tradition familiale, il pouvait remonter jusqu'à la période tragique de 1760 ; il pouvait dresser des descriptions de tout ce qui n'avait guère changé, la vie seigneuriale, les relations entre les seigneurs et les censitaires, entre les paroissiens et le curé, entre l'esclave et le maître, le Français et l'Indien ; il

pouvait y ajouter les tableaux de colonisation, de chasse, de voyages dans les mauvaises routes; et peindre la mentalité des nobles, et les ressauts profonds qui marquèrent la Conquête.

En un mot, **LES ANCIENS CANADIENS**, comme le titre l'indique d'ailleurs, nous présente une vaste fresque brossée avec assez de réalisme et de connaissances historiques pour ressusciter une civilisation sous nos yeux et nous en révéler le bouquet. Quelle qualité fondamentale la distinguait ? Elle était profondément et largement humaine. Humaine parce que catholique ? On peut l'affirmer et le croire. La bonté, la sincérité, la générosité, la raison la marquent d'un caractère indélébile. De même qu'une noblesse des sentiments et des idées. De même que la gaieté, bien mieux, la joie chrétienne d'être et d'exister pour un magnifique destin. Une population a voulu se régir selon des codes sûrs et elle n'a pas trop mal réussi. Comment ne pas remarquer, à l'occasion d'un livre récent, le bref aparté relatif au traitement que reçoit dans la maison seigneuriale la mulâtresse achetée comme esclave. Comme il était à prévoir, l'amour du prochain, l'amitié, la bonté anéantissent, corrigent la condition révoltante de l'étrangère. Sans changer l'institution, le catholicisme la bonifie essentiellement et l'annihile.

L'A. s'est-il montré indûment indulgent aux hommes qu'il a vus vivre ? On le croit à première vue. En étudiant mieux son livre, on saisit qu'il n'a guère utilisé l'eau de rose. Une critique assez pénétrante s'exprime en sourdine. Ainsi le caractère de Jules d'Haberville n'excite pas toujours l'admiration, loin de là. Un autre représentant de la noblesse prouve assez naturellement qu'une jeunesse trop protégée laisse des illusions qui peuvent être fatales dans une carrière d'homme. Elle prépare mal à la dure lutte pour la vie, elle attire des déboires pleins d'amertume. Ce vieillard avait trop d'esprit pour se laisser duper par son cœur.

Pourquoi perçoit-on aujourd'hui, et d'une façon pathétique même, la civilisation que l'A. a peinte, mais bien inconsciemment ? Parce que celle-ci qui s'est maintenue intacte en son fond, dans ses données fondamentales, est maintenant menacée et qu'une autre aspire à la remplacer. A la simple lecture, le

contraste entre les deux se dessine avec brutalité. Les hommes sensibles à ces notions voient maintenant les descendants prêts à se hasarder dans les terres inhumaines où se moissonnent les récoltes de cruauté, de drames particuliers et publics, de douleurs et d'extinction de toute joie. Laisserons-nous disparaître un effort d'aimer, l'influence de Dieu amendant les âmes et les cœurs, une délicatesse de sentiments, une générosité intérieure, l'enveloppante bonté qui exclut la possibilité d'infliger la torture, la raison dominante qui maintient dans l'équilibre et tant de belles qualités dont les ancêtres se faisaient gloire.

Curieux livre dans tous les cas que ces ANCIENS CANADIENS. Il tire aujourd'hui son rajeunissement des circonstances présentes. A l'étudier mieux, on constate qu'il est tout de même fortement charpenté. Une intrigue solide et large lui assure de l'unité. Elle se déroule dans une région à jamais merveilleuse, ce Saint-Jean-Port-Joli, cette Rivière-Ouelle, dont les noms et les paysages seront toujours un enchantement. Si elle muse le long de la route, c'est qu'elle veut goûter à fond cette beauté. Qui ne sent monter en soi une indulgence attendrie pour ce vieillard qui sent se gonfler en lui-même toute son existence et éprouve le besoin irrésistible de la raconter ? Sans être humaniste, il était cultivé et savait manier la plume. Non pas qu'il fut un styliste, mais il écrivait avec correction, avec régularité, souvent avec aisance, et surtout sans aucune prétention. Pas d'apprêts savants chez lui, mais une aisance naturelle qui vaut beaucoup mieux. Il a aimé son petit et son grand pays, il a aimé son peuple, la création, son Dieu. Et cet amour nous touche, il nous est précieux, car aujourd'hui, nous ne le trouvons plus nulle part, nous sommes devenus une race qui se vilipende, qui se diffame, qui se décrie, qui se calomnie et qui, ainsi, semble implorer sa propre destruction.

LÉO-PAUL DESROSIERS